

## PRODUIRE DES IMAGES POUR CRITIQUER D'AUTRES IMAGES L'APOCALYPSE DE JEAN

On suppose que l'Apocalypse de Jean a été écrite, au moins pour partie, en réaction contre le culte impérial qui prévalait à l'époque. Cela apparaît en filigrane à partir, en tout cas, du chapitre 13 de ce livre. Jean y parle d'une puissance, qu'il identifie à une bête, « *qu'adorent tous ceux qui habitent la Terre* » (Ap 13.8). La Terre s'identifie souvent, à l'époque, aux contours de l'Empire Romain. Il devient même impossible, précise-t-il, d'acheter ou de vendre sans faire allégeance à cette bête (13.17). Le choix posé est radical : adorer Dieu ou adorer la bête. Cette alternative fondamentale sert de toile de fond, ensuite, aux chapitres qui suivent. Jean emploie des mots forts, mais comment actualiser cela ? La portée de ce texte n'est pas limitée à l'époque où il a été écrit, bien entendu, cependant il est clair qu'il renvoyait, pour ses premiers lecteurs, à quelque chose de précis. Pour rejoindre ces premiers lecteurs et que ce texte fasse sens pour nous, il importe de savoir ce qu'ils comprenaient à travers ces images de la bête et de son adoration. Or ils y voyaient, j'y reviens, des allusions au culte impérial et à ses exigences.

Prononcer ces mots de « culte impérial » nous fait rentrer dans un monde que nous pouvons à peine comprendre. Nous arrivons déjà avec difficulté à nous faire une idée de ce que pouvait être le polythéisme, mais y mêler un chef d'État nous déconcerte. On évoque éventuellement, pour s'en faire une idée, les grands meetings nazis qui mobilisaient des thèmes religieux empruntés au paganisme. C'est tout de suite l'image du totalitarisme qui s'impose à nous. Il y a là, probablement, une part de vérité. Mais le culte impérial était, semble-t-il, quelque chose de plus banal, de plus quotidien, de plus ordinaire. Un ouvrage récent nous permet de nous en faire une idée : *Imperial Cults and the Apocalypse of John*<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Steven J. Friesen, *Imperial Cults and the Apocalypse of John*, Oxford University Press, 2001.

## *La crainte et le tremblement*

A la base il y a bien, dans le culte impérial, quelque chose que l'on retrouvait dans les meetings nazis : une terreur religieuse et une fascination devant la puissance à disposition du chef suprême. L'auteur du livre, Steven Friesen, a limité son enquête à la province d'Ephèse, à laquelle appartenaient les sept Eglises destinataires de l'Apocalypse. L'empereur romain y était désigné dans de nombreuses inscriptions par l'adjectif grec : « *sébastos* ». C'est la simple traduction du latin : « auguste ». Tous les empereurs, depuis le premier à avoir eu cette idée, se faisaient appeler Auguste. Mais nous avons oublié ce que voulait dire auguste qui est devenu pour nous un adjectif commun, un prénom ou un type de clown. Un dictionnaire grec, en tout cas, vous dira que *sébastos* signifie : digne de respect ou de vénération et qu'il provient du verbe *sébadzô* qui signifie, pour sa part : éprouver une crainte religieuse, craindre par scrupule religieux. On voit bien ici le premier ressort du culte impérial : une sainte frousse magistrale devant la capacité de nuire du puissant. Entouré de tant d'ors, de chars et d'armées, l'empereur semble manier des forces colossales auxquelles il serait fou de vouloir s'opposer. L'empereur inspire crainte et tremblement et de là découle la vénération qu'on lui adresse.

On prêtait volontiers à ces êtres, supposait-on hors du commun, des pouvoirs surnaturels. Néron même mort continuait à inspirer la terreur et des oracles prédisaient son retour. Il n'était pas mort, avançait-on, il s'était enfui pour comploter : « *Le grand roi de la Grande Rome, un mortel égal aux dieux, qui, à ce que l'on dit, doit sa naissance à Zeus lui-même et à l'auguste Héra, (...) ce roi redouté et sans scrupules s'enfuira exécré de tous les mortels pour avoir fait périr de nombreuses victimes et porté les mains contre le sein qui l'enfanta. Il ira vers les Mèdes et vers les rois des Perses (...). Il se cachera chez ces méchants pour comploter. Ensuite les trois Parques (figures du destin) le ramèneront suspendu dans les airs afin que tous l'aperçoivent. Il frappera tout le pays de Corinthe et le détruira, car Dieu lui a donné la force d'accomplir des actions telles que n'en avait faites aucun de tous les rois auparavant* » (*Oracles sibyllins*, V, 139-149 et 216-221, extraits). On est là dans la fascination horrifiée, dans le traumatisme indépassable. Le tyran continue, dans sa tombe, à faire trembler. On se souvient

des défilés interminables devant les dépouilles de Franco ou de Staline. Certains défilaient par vénération, d'autres venaient pour se convaincre que ces tyrans étaient bien morts, tous continuaient à avoir peur.

On retrouve des échos de cette crainte dans certains textes des évangiles. Là aussi Jésus présente à ses auditeurs un choix radical : « *Ne craignez pas ceux qui tuent le corps et qui, après cela, ne peuvent rien faire de plus. (...) Craignez celui qui, après avoir tué, a le pouvoir de jeter dans la géhenne* » (Lc 12.4-5). Si l'adoration du puissant commence par la crainte il convient de réorienter nos craintes.

### ***Une structuration de la confiance***

Cela dit, l'essentiel du culte impérial reposait sur une construction de la confiance plus que sur le règne de la terreur. L'empereur était censé être celui qui garantissait, par son pouvoir éminent, une vie agréable et paisible. Cet être doué de pouvoirs immenses pouvait en user pour le bien et procurer une vie bonne à l'ensemble de ses sujets. Le culte impérial, dès lors, traversait de part en part la vie quotidienne, comme une sorte de label rassurant.

A partir du moment où Auguste (le premier du nom, celui que l'évangile de Luc désigne par le nom de César Auguste) se fut assuré une domination stable sur l'Asie Mineure, les différentes provinces cherchèrent un moyen de se faire bien voir de l'empereur : s'il voyait avec bienveillance une province, nul doute qu'il la comblerait de bienfaits. Cela ressemble un peu à la compétition entre nations et entre villes pour l'organisation des Jeux olympiques, aujourd'hui. Une province tentait d'attirer les regards sur elle pour augmenter son prestige et bénéficier d'avantages divers. Au reste, des jeux sportifs en l'honneur de l'empereur étaient organisés dans la plupart des grandes villes. La province d'Ephèse organisa, autour de 9 avant Jésus-Christ, un concours. Celui qui parviendrait à imaginer la manière la plus forte d'honorer Auguste, se verrait attribuer par la province une couronne<sup>2</sup>. Le vainqueur proposa de changer le calendrier et de faire commencer

l'année le jour de l'anniversaire de l'empereur. Les arguments qu'il avançait méritaient d'être mentionnés :

*« Il est juste de considérer le jour de la naissance de l'empereur comme équivalent au début de toute chose. Il a, en effet, rendu à toute chose son utilité, pour ne pas dire son état naturel qui avait été détérioré ou avait souffert d'un destin funeste. Il a donné un nouveau visage au monde qui aurait pu sans difficulté sombrer dans la destruction si César n'était pas né pour notre chance à tous ».*

Naturellement, il s'agissait d'un concours. On peut donc soupçonner ce compétiteur d'avoir forcé la note. Mais tout cela s'élève sur le fond d'une croyance tout à fait repérable : avant qu'Auguste ne vienne pacifier cette région, tout allait à vau-l'eau. Une fois la victoire acquise par les armes, Auguste a imposé une stabilité sociale qui a permis à la vie de reprendre son cours normal. Cet homme possède donc un pouvoir particulier. Il a marqué le début d'une nouvelle ère et il est juste, par conséquent, d'inscrire ce fait dans le calendrier : nouvel empereur, nouvelle année, nouveau monde, nouvelle prospérité.

La province apprécia l'idée et elle en rajouta dans le décret qu'elle publia :

*« La providence a suscité Auguste et l'a comblé d'excellence pour le service de l'humanité, en nous faisant la grâce, à nous et à nos descendants, d'un sauveur qui a mis fin à la guerre, et qui a organisé la paix, (... de sorte que) l'anniversaire du dieu marque pour le monde le début des bonnes nouvelles grâce à sa venue »<sup>3</sup>.*

Il y a, dans tout cela, la volonté, de la part de la province, de se faire bien voir, mais il y a également l'expression d'un motif qui traverse l'ensemble de la vie quotidienne : cet homme – dieu est celui qui garantit la vie tranquille et opulente que nous menons, c'est sa puissance qui nous donne confiance. Les pauvres de l'époque avaient sans doute un point de vue différent. Mais la riche population vivant en ville rajoutait volontiers des statues ou des inscriptions à la gloire de l'empereur un peu partout. Au milieu des autels voués à la déesse tutélaire d'Ephèse : Diane (ou Artémis dans la version grecque) on rajoutait un autel dédié à l'empereur. Un édifice public, un bain public, par exemple, s'ornait avantageusement d'une dédicace au culte impérial. Chaque groupe professionnel

---

<sup>2</sup> On retrouvera l'histoire dans Steven Friesen, op. cit., pp. 32-35.

---

<sup>3</sup> Texte reproduit également, en français, dans J. Comby et J.-P. Léomonon, *Vie et religions dans l'Empire Romain, Supplément au Cahier Evangile*, n° 52, Cerf, 1985, p. 18.

gardait son dieu propre, mais Auguste les accompagnait en rendant l'activité professionnelle possible et profitable.

### **Notre confiance**

Tout cela peut nous sembler grotesque et étrange, mais, quant au fond, cela renvoie à quelque chose d'ordinaire que nous connaissons bien. Pensons à tout ce qui nous donne confiance y compris dans les actes les plus minimes de notre vie quotidienne. Qu'est-ce qui nous convainc qu'un billet de banque est vrai et que nous pourrions acheter quelque chose grâce à lui ? Il y a la conformité à un modèle et, incidemment, les insignes du pouvoir européen qui y figurent. Si la banque européenne se retrouvait en banqueroute, nous serions tous ruinés. Nous ne croyons guère à une telle perspective. Au fond nous avons confiance dans les institutions politiques et économiques qui garantissent ce billet de banque. Nous voilà en train d'acheter un produit : nous regardons l'étiquette, le label CE qui certifie qu'il est conforme aux normes européennes. Même si nous ne regardons pas le label explicitement nous savons que la commission européenne veille et que l'on ne peut pas vendre n'importe quoi. Un chef d'entreprise s'assure que ses fournisseurs sont certifiés ISO 9000. Les comptes des entreprises sont vérifiés par des cabinets d'audit. La police est contrôlée par l'inspection générale des services voire par la justice en cas de faute grave. Une enseigne est recommandée par notre journal préféré. Nous allons voir un film sur la recommandation d'un ami. Nous partons en voyage munis d'une assurance rapatriement. Nos voitures sont équipées d'un freinage ABS et de ceintures de sécurité.

Notre environnement est saturé de logos destinés à nous rassurer. Derrière ces logos il y a la main de la puissance publique qui les contrôle ou qui les garantit. Nos mairies inscrivent sur leur fronton : liberté, égalité, fraternité et même si cela ne correspond pas à la réalité, cela nous rassure quand même un peu. Nous ne vouons pas de culte au pouvoir politique, mais nous comptons sur lui pour nous assurer une vie sans trop de surprises désagréables. A la base de la confiance ordinaire que nous accordons à des personnes que nous ne connaissons pas bien, il y a la croyance dans l'efficacité répressive de l'Etat.



## ***Un culte conformiste***

Le culte impérial correspondait assez largement à cette confiance garantie par le pouvoir. C'est parce qu'Auguste régnait que l'on pouvait avoir confiance dans l'ordre public. Mais cela voulait dire le respecter à l'égal d'un dieu, le craindre, en passer par tous ses caprices, accepter ses agissements les plus contestables. Un dieu est au-dessus des lois. Il pouvait donc tout se permettre. Pour les riches citadins, vénérer Auguste, cela signifiait dépenser une énergie considérable pour se faire bien voir, pour arpenter les allées du pouvoir local, pour quémander un avantage. C'était la course aux honneurs avec toutes ses contraintes qui se jouait là. Pour tout le monde, vénérer Auguste, cela voulait dire que la vie n'avait pas d'autre horizon que de ramasser quelques parcelles de pouvoir ou de richesse, que de vivre sa profession en tenant son rang. Auguste garantissait une existence tranquille et conformiste pour peu que l'on participe aux cérémonies locales qui réactivaient son pouvoir tutélaire.

C'est contre ce conformisme et l'égoïsme qui lui est sous-jacent que Jean s'est élevé dans l'Apocalypse. Pour ceux dont toute la vie consistait à acheter, à vendre, à trafiquer, l'empereur romain était le dieu idéal. C'est sa puissance qui garantissait le commerce. Pour tous ceux dont la vie n'avait pas d'autre horizon que leurs petites affaires, le culte impérial venait couronner les petites idoles professionnelles ou familiales qui contribuaient d'ores et déjà à leur confort.

Si c'est là tout ce qui te donne confiance, si c'est là tout ce qui t'inspire crainte et respect, dit Jean, tu te perds. Il y a d'autres enjeux dans la vie, d'autres risques à prendre, d'autres défis à relever, d'autres passions à mettre en œuvre.



### ***Paul et Jésus : une attitude pragmatique par rapport à l'empereur***

Un épisode de la vie de Jésus remet César à sa place : celle d'un acteur puissant, mais qui a tort de se proclamer dieu. C'est le moment où des juifs viennent lui demander s'il paie l'impôt. Il leur demande de sortir une pièce sur laquelle figure l'effigie de César : cette pièce même que certains voudraient garder pour ne pas payer l'impôt. Cette figure était probablement accompagnée d'une inscription. On en a retrouvé plusieurs de cette époque.

Voilà donc Jésus qui met ses interlocuteurs devant une pièce qui porte l'effigie du César de l'époque : Tibère. La pièce que nous avons reproduite a été trouvée à Lyon et porte l'effigie de Tibère. L'inscription en latin est difficile à déchiffrer, car les mots y figurent en abrégé. On lit néanmoins nettement du côté face : TI(berius) CAESAR DIVI-AUG(usti) F(ilius) AUGUSTUS. Cela signifie : Tibère fils du divin Auguste, Auguste (lui-même). A l'époque la divinisation complète n'intervenait qu'à la mort de l'empereur. Par la suite le processus s'est accéléré et, à la fin du 1<sup>er</sup> siècle, au moment où l'Apocalypse de Jean a été écrite, les empereurs vivants étaient divinisés. Mais cela ne change pas grand-chose : l'empereur Tibère est de lignée divine, il est le fils des dieux qui l'ont précédé et qui lui ont donné naissance. Du côté pile on lit : PONTIF(ex) MAX(imus). Ce qui veut dire : le grand pontife, le grand prêtre, au sommet de la hiérarchie religieuse. Depuis Jules César qui s'était auto-attribué le titre, tous les empereurs étaient censés cumuler la domination politique et la domination religieuse.

Les juifs qui interrogent Jésus sur l'impôt ont donc en mains une pièce qui proclame que l'empereur est dieu ou quasiment. C'est là que Jésus apparaît comme étonnamment pragmatique, ce qui lui permet de remettre Tibère à sa place tranquillement, mais nettement. Il reconnaît l'activité économique permise par la domination romaine : si vous avez cette pièce en poche, dit-il à ses interlocuteurs, c'est que vous vous en servez pour échanger. Sur cette base-là, pourquoi ne pas payer à celui qui garantit vos échanges ce qui lui revient ? Puisque vous tirez bénéfice de son action il est normal de la rendre possible en y contribuant. Mais pour ce qui est de la prétention de l'empereur à définir le tout de la vie et de l'engagement de chacun, Jésus pose fortement la limite. L'impôt va

à César, mais l'homme, sa confiance, son engagement, sa vénération vont vers Dieu. César ne récupère que sa pièce et non pas l'attachement du sujet.



Face



Pile

Paul se tient sur la même ligne dans l'épître aux Romains et l'on trouve des commentaires similaires dans l'épître à Timothée. L'état est là pour nous aider à mener une vie « *calme et paisible* » (1 Tm 2.2). Il construit un cadre qui rend la vie en commun possible et nous pouvons, nous devons y contribuer. Mais la vie chrétienne va bien au-delà de ce cadre. Elle le déborde et ne s'y limite pas.

Pensons aux logos des administrations, des assurances et des marques à la mode qui nous entourent, à tout ce qui nous rend la vie plus facile, plus rassurante. C'est utile sans doute, mais est-ce cela qui nous fait vivre ? La course à la sécurité, aux insignes de la réussite, aux bribes du pouvoir jusque dans ses manifestations les plus dérisoires, produit des vies limitées, mesquines ou violentes. La vraie vie est ailleurs : dans l'engagement, dans le risque, dans le don, dans l'ouverture aux autres.

### ***La bête ou l'agneau***

Jean souligne lui une autre facette de la question : cette divinisation de l'empereur passe sous silence le côté bestial, brutal et violent de la domination romaine. Dans l'obséquiosité du courtisan se mêlent l'ambition et la crainte. Ceux qui se bousculent pour ramasser quelques bribes d'honorabilité rentrent dans le cercle où la violence, la trahison, les assassinats, sont monnaie courante. Jean, replié par force dans l'île de Patmos, au large d'Ephèse, voit ce que les riches Ephésiens ne voient pas ou ne veulent pas voir. Il voit la séduction opérée par la force brutale. Il voit la violence des coups de force. Il voit une société hiérarchisée où les uns s'approprient les insignes de l'honorabilité en courbant l'échine devant César, tandis que les autres souffrent en silence.

Aux statues triomphantes des empereurs dominant leurs adversaires il oppose la figure de l'agneau : le Christ en croix. A ces riches citadins qui s'agitaient en tâchant d'attirer l'attention de l'empereur sur leur province, sur leur cité ou sur leur profession, Jean renvoie l'image de l'homme pendu au bois, maudit et rejeté. Le Christ rejeté par les puissants témoigne de la violence masquée par le culte impérial. Le Christ condamné injustement dit l'injustice d'un monde qui se croit



en paix parce que rien ne bouge. A la bestialité des légions romaines, Jean oppose la douceur, la compassion, la force de celui qui s'est donné pour nous et qu'il figure comme l'agneau immolé. Auguste, sur la statue que l'on peut voir au musée du Vatican, lève le bras pour haranguer ses troupes et les mener à la victoire. Le Christ en croix lève le bras vers le ciel pour implorer la bienveillance de Dieu sur ce monde de violence.

Où se situe le socle de notre confiance ? Nos contemporains tremblent souvent aujourd'hui parce qu'ils ne se sentent pas en sécurité. La confiance entre personnes semble difficile à conquérir et facile à perdre. Beaucoup de gens se méfient des institutions, des médias, des hommes politiques, des experts, de leurs chefs, de leurs subordonnés, de leurs collègues, de leurs voisins, de ceux qu'ils croisent dans la rue. La télévision se nourrit des craintes irrépressibles qui agitent tant d'hommes. Les virus, la bombe atomique, le terrorisme, les délocalisations industrielles, les ouragans, nous menacent. On peut passer sa vie à

tenter de se prémunir contre les autres, à minimiser les risques que l'on pense courir. Mais au-delà de tous les insignes, qui se veulent rassurants, du pouvoir et de ses outils de contrôle, le véritable socle de notre existence est la main que Dieu nous tend. C'est cette main tendue et l'appel à une vie de risque et d'ouverture aux autres qui nous rend confiants quoiqu'il puisse nous arriver.

Frédéric de Coninck